

La sorgue se dissout dans la clarté du regard d'Amir. En cette aurore, il a chaussé ses yeux vert d'eau. La cambrure de ses reins recueille l'épanchement de la rosée. Il paît dans les ruines où croissent des champs de salpêtres. Ses larges bois tanguent dans l'ombre avec une lenteur tragique.

Sa colère est sans nom. Couverte d'un déshabillé en organdi pourpre et transparent, laissant la forme de ses seins et de ses hanches se deviner généreusement, El est descendue dans les rues désertes hurler son ire et son dépit. Tout va-t-il continuer comme ça encore longtemps ? Le noir de ses yeux devient aussi profond qu'un bloc de portor dont les veines d'or sont les rets de ses foudres. El fulmine, El bout, El éructe et le hâle de sa peau devient aussi blême que celui des gisants. El deviendra folle de tant d'inconséquence. El périra de tant d'irresponsabilité, d'un tel manque de conscience morale. Ils l'abattront un jour, El le sait, sa foi et son énergie ne seront pas inépuisables, mais El ne voudrait pas finir ainsi, sous la férule de criminels médiocres et sans panache.

Le jeune homme dans le studio de Mustafa Sabbagh, épuisé par la tension qu'entretient toute séance de prise de vue, s'est assis sur le rebord du sofa pour souffler, se retrouver, regagner un peu d'estime de lui-même. Chaque cliché est un viol. Sa nudité le laisse d'une mélancolie infinie. Désarmé. Il se sent si démuni et fragile. Il incline la tristesse diaphane de son visage et, roulant légèrement sur lui-même, entraîne la pâleur de son dos dans le dessin en volute d'une fleur d'arum. Il appuie son coude sur l'une de ses cuisses, ses épaules tracées de muscles effilés ploient, il ramène un pied vers le haut de son autre jambe, son talon appuyant sur le glabre de l'intérieur de sa cuisse ; sa cheville palpète, il caresse la rondeur de son mollet, la blancheur de sa peau reflète la nuit autour du studio, sa hanche se plisse, il esquisse un triste sourire, tourne lentement son visage et entrevoit derrière lui le photographe scrutant son silence et son immobilité, comme on vénère une icône.

les projecteurs lui font un halo

vénérie sanctifiée

de sainteté dépouillée

Mercenaires – Nous parcourions le marais depuis tant de temps maintenant. Nous étions tellement certains qu'après avoir accosté et avoir été sauvés de notre naufrage, après avoir regagné l'énergie du combat, nous pourrions retourner batailler et pourfendre, vaincre et être glorifiés, que cette errance sans fin dans un estuaire sans limite finissait par nous faire penser à nos propres morts, où nous nous serions enlisés sans mot et sans résistance, résignés à nous laisser absorber par les flaques fangeuses et les boues puantes d'un marécage. C'est alors que nous croisâmes la beauté étrange et inopinée d'une naïade, qui nous entraîna dans les eaux claires de son royaume, où fleurissaient des forêts d'algues longues, de nymphéas éloquentes et de tristes saules. Guerriers trop las, nous nous engouffrâmes dans ce havre comme on s'offre une reddition et, avec la douceur sucrée de la grâce, nous allâmes noyer notre dépit dans les fonds pers et glacés du domaine de la belle.

Leur désir tressé d'algues

Dans une prison d'ajoncs

La nage des hommes éperdus

Ses longs cheveux pavoisent

Elle cligne de nénuphars épars

Les seins à fleur d'eau

Clapotant contre un bouton de fleur

S'arc-boute en offrande

Elle sourit une invite

Les guerriers aiment à se laisser couler

À marche forcée vers les fonds

Méandres – Le labyrinthe a ses rondeurs et c’est là, quand il plie en arcs de cercle, ronds et douillets, réconfortant, qu’il me perd le plus. C’est au cours d’un séjour à Amsterdam avec le vieil ami Jean-Marc – nous devions être à peine majeurs, pas encore dégrossis de nos enfances terriblement provinciales et protégées, mais déjà nous savions que nos destins différents allaient nous obliger à expérimenter la vie dans ses moindres recoins et au plus près du rebord des gouffres, de tous les abysses – que dès parvenus dans la métropole néerlandaise, nous avons adopté un rythme de visiteurs effrénés et avides, fumant continûment du cannabis, un exceptionnel afghan-noir-triple-zéro dont nous avons acheté une superbe boulette, sans connaître le sens de ce label, et faute d’en avoir l’habitude – ce sera une parenthèse exceptionnelle dans nos deux vies où nos addictions, par chance, s’ancrent ailleurs que dans les drogues –, nous demandions aux serveurs des coffee shops de nous rouler nos joints, qu’ils chargeaient comme pour satisfaire de vieux briscards : notre noviciat prenait en pleine tête des doses qui nous faisaient planer la journée entière, déstructurés, déconstruits, à ne plus jamais savoir ce que nous faisons, toujours effarouchés par les dealers qui poursuivaient ces deux bégueules pudibondes que nous étions, pour essayer de nous fourguer cocaïne ou héroïne, dont les seuls noms nous ouvraient les portes d’un enfer au seuil duquel, à la fois heureux, éblouis et terrifiés, nous nous retrouvions et que nous n’aurions, par chance, jamais le courage ou la faiblesse de franchir. Il y eut des nuits scintillantes étirées jusqu’aux aubes si ternes des bas cieux nordiques, noyées dans la vodka et le poppers, puis des réveils de fin d’après-midi dans des lofts inconnus, auprès d’étrangers aussi courtois qu’inopinés, avec qui nous buvions des heures entières cafés sur cafés en entretenant des bavardages magiques et immensément vides, jusqu’à ce que la nuit, largement entamée, nous attire à nouveau, à coup de beats de musique électronique et de plaisirs promis, dans ses sombres mâchoires de succube affamé. Les souvenirs que j’ai de ce voyage restent assez chaotiques, cela va de soi, et je crois sur parole Jean-Marc quand il m’assure que nous avons visité le Rijksmuseum, dont au plus je

garderai une impression de sombre labyrinthe, dans lequel nous nous sommes laissés engluer un temps infini ; j’éprouve encore un sentiment d’éblouissement immatériel et bigarré probablement ressenti au cours d’une traversée du musée Van Gogh et, surtout, celui d’un apaisement véritable et profond quand, emportés par un ami inquiet qui avait décidé de nous mettre au vert pour une parenthèse curative, nous passions une journée entière dans les jardins du Kröller-Müller Museum, à errer parmi des œuvres épurées et éthérées, pour nous y offrir une respiration, une bulle, une véritable relâche. Ce dont je me souviendrai principalement dans cette descente aux enfers qui, par la magie d’un effet de vases communicants correspondait à une sorte d’extase de nos émancipations d’adolescents attardés, reste que nous étions entièrement, radicalement, totalement perdus dans cette cité dont la structure en demi-cercles, autour de la gare centrale depuis laquelle nous avions été projetés dans cette urbanité monstrueuse, avait été pour nous un terrible dédale tout d’arcs, de cintres, de courbes et de circonvolutions, où jamais nous n’avions pu trouver nos repères, qui nous avait avalés et dans lequel, pour parcourir seulement quelques mètres, nous nécessitions une aide. Nous étions deux jeunes Icare bien peu décidés à nous envoler autrement que par l’ingestion d’alcool et de marijuana, et nous ne trouvions en ces substances qu’une façon bien efficace de nous perdre et nous fixer plus encore dans ces étranges méandres, où tout point de fuite était irrémédiablement cassé par la douceur d’un galbe.

le colibri traverse la page à reculons

C’est dans ces premières heures de la découverte de l’autre que je comprenais, ou tout au moins le ressentais-je, qu’il y a dans le corps à corps de l’amour une recherche de fusion envisageable seulement dans l’être-là le plus absolu. Aimer physiquement n’est que ça : une tentative d’oubli total du temps, au point que je ne peux voir dans cette quête qu’une bravade directe à la structure inébranlablement horizontale, et

dans l'écoulement, de la durée. Aimer un corps, le chercher et vouloir le faire sien, revient à défier et refuser la prise de pouvoir du temps, et donc de son produit humain : de l'Histoire. Aimer est déjà entrer en révolte : c'est pour cela que tous les pouvoirs se sont toujours éminemment employés à vouloir interdire, contrôler et diriger l'acte d'amour.

M. R. : « *Quelque chose manque toujours, un élément d'explication, un supplément d'amour, de sexe, de désir, de nudité, de raison, un lieu où reposer l'âme qui a erré, longuement, lentement, sur ces terrains de joie, d'action et de pensée, où reposer aussi le corps qui l'a portée et qui a découvert, dans le creux d'un buisson, où se tenait le monde et les gestes à faire pour marcher dans son axe. Un lieu de temps et de conscience où poser la colère, un lieu d'épaules nues, de feuillages au front.* »

on sait bien qu'il ne restera rien

Lucifer s'humecte les lèvres

me laisserez-vous vous le faire ?

Omar Khayyam écrivait :

Les corps qui peuplent cette voûte du ciel

Déconcertent ceux qui pensent.

Prends garde de perdre le bout du fil de la sagesse,

Car les guides eux-mêmes ont le vertige.

*
* *



© dessin Fahed Halabi, "Abwesenheit" ("Absence"), 2011